

Étude de l'usage de l'épigraphe dans
Le bec de canard, de Gilbert Sinoué
Study of the Use of Epigraphs in Le bec de canard,
by Gilbert Sinoué

Loubna Dirhoussi

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah
(USMBA) | Fès | Fès-Meknès | MA
loubna.dirhoussi@usmba.ac.ma
<https://orcid.org/0000-0002-1395-4001>

Résumé : Cet article s'assigne comme objectif d'étudier la pratique épigraphique dans *Le bec de canard* de Gilbert Sinoué et d'en analyser les enjeux esthétiques. Pour ce faire, cette contribution part de l'hypothèse que ladite pratique relève de l'esthétique de l'hétérogène qui imprime au texte une dynamique intérieure et y installe une intertextualité soucieuse de la richesse et de la variété des imaginaires culturels et littéraires. Cette pratique est aussi le signe d'une altérité textuelle et littéraire recherchée par l'auteur. Le roman de Sinoué précité s'avère être le lieu de rencontre de plusieurs textes, d'obédiences différentes. Ainsi cette contribution s'articulera-t-elle autour de deux axes : dans un premier lieu, nous fournirons quelques considérations théoriques sur l'intertextualité ; dans un second lieu, nous analyserons la pratique de l'épigraphe dans l'œuvre susmentionnée.

Mots-clés : Intertextualité ; épigraphe ; hétérogénéité ; altérité ; multiculturalisme ; littérature-monde.

Abstract: The aim of this article is to study epigraphic practice in Gilbert Sinoué's *Le bec de canard* and analyze its aesthetic implications. To do so, this contribution starts from the hypothesis that this practice is part of the aesthetics of the heterogeneous, which imbues the text with an inner dynamic and installs an intertextuality concerned with the richness and variety of cultural and literary imaginaries. This practice is also a sign of the textual and literary otherness sought by the author. Sinoué's novel proves to be a meeting place for several texts of different obediences. This contribution will therefore be structured around two axes: firstly, we will provide some theoretical considerations on intertextuality; secondly, we will analyze the practice of epigraphs in the aforementioned work.

Keywords: Intertextuality; epigraph; heterogeneity; otherness; multiculturalism; world literature.

1 Introduction : notules sur la notion d'intertextualité

La lecture des romans de Gilbert Sinoué, auteur franco-égyptien, nous a amenée à faire la remarque suivante : l'auteur a une forte propension à l'utilisation de l'intertextualité (intertextes religieux, politiques, littéraires sont présents dans ses romans). De même, l'usage de l'épigraphe est si fréquent que l'on peut parler d'une *épigraphomanie*. D'après nos investigations, aucune recherche n'est dédiée à cette pratique scripturale dans les romans de l'auteur. C'est pourquoi nous ambitionnons, dans le cadre de cette contribution, d'étudier les manifestations de cette pratique et les effets esthétiques qui en découlent. Mais, avant de nous atteler à cette étude, commençons par donner quelques considérations théoriques sur l'intertextualité, de manière générale, et sur l'épigraphe.

Pour les structuralistes, le concept d'intertextualité est l'un des pivots de l'analyse littéraire. Elle est le socle de toute écriture. Cette notion vaste et parfois insaisissable est appréhendée selon des approches variées. Par exemple, Julia Kristeva, qui a introduit le terme dans le champ critique français, en fait une procédure éminemment sémiologique. Michael Riffaterre, pour sa part, l'apparente à une pragmatique, et ce en considérant le lecteur comme le foyer de résonance de celle-ci : « pour qu'il y ait intertextualité, la présence d'un interprétant reliant les textes est nécessaire » (Riffaterre, 1979, p. 248). Pour Genette, l'intertextualité est « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes. C'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre » (Genette, 1982, p. 8). Cette relation est, selon Barthes, généralisable à l'ensemble de la production littéraire. Dans ce sens, il écrit que : « Tout texte est un intertexte ; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables » (Barthes, 1973b, p. 1015). L'intertextualité est un phénomène produit pendant le processus d'écriture, dans la figure de l'auteur, pour ainsi dire. Dans *Le plaisir du texte*, Barthes écrit également que « le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel ; perdu dans ce tissu – cette texture – le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile » (Barthes, 1973a, p. 85).

Il revient au groupe *Tel Quel* d'avoir forgé la notion d'intertextualité. Julia Kristeva parle de dialogisme qui se veut une interaction textuelle. Celle-ci fait du texte le lieu où interfèrent et cohabitent plusieurs discours. C'est dans ce sens que Kristeva considère que « tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte » (Kristeva, 1969, p. 145). Ainsi l'identification de l'intertexte s'opère-t-elle à travers le repérage de séquences, appelées également « codes ». Cela signifie que le texte, comme le précise Kristeva (1969, p. 145), est traversé par de microtextes que l'auteur destine au lecteur : « le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte) ». Philippe Sollers exprime cette relation de croisement comme suit : « Tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation, le déplacement et la profondeur » (Sollers, 1968, p. 77). Ainsi le texte n'est-il pas un espace clos, mais un univers où les croisements et la transformation d'autres textes sont possibles. Ouvert, le texte est le lieu où s'invitent d'autres discours que le lecteur se doit d'identifier et en apprécier la présence comme forme d'une poétique intentionnelle.

De façon générale, les théories autour de l'intertextualité ont opéré une réelle rupture quant à la conception traditionnelle que l'on se faisait du texte et de la création littéraire : texte comme réceptacle de sens et comme lieu de l'autorité de l'auteur. En effet, le texte est, depuis, considéré comme espace d'enchevêtrement de discours issus d'horizons multiples et inscrits

dans un mouvement continu de production. Pratique très ancienne, l'épigraphe contribue à cet enchevêtrement et instaure des connexions avec d'autres textes. De ce fait, elle n'est pas un simple ornement inutile. Au contraire, elle est destinée à fournir une clé d'interprétation au lecteur et à l'aider à réaliser sa propre interprétation du texte. Rappelons que l'épigraphe est une courte citation qui figure au début d'un livre ou introduit un chapitre. Son utilisation n'étant pas fortuite, elle permet d'orienter le lecteur, de résumer l'esprit du texte, de tisser des connexions implicites ou explicites entre la citation épigraphiée et la signification globale du texte englobant. Gérard Genette la définit comme suit :

Je définirai grossièrement l'épigraphe comme une citation placée en exergue, généralement en tête d'œuvre ou de partie d'œuvre ; « en exergue » signifie littéralement *hors d'œuvre*, ce qui est un peu trop dire : l'exergue est ici plutôt en *bord* d'œuvre, généralement au plus près du texte [...] (Genette, 1987, p. 137).

Pratique citationnelle, par excellence, l'épigraphe jouit d'une solennité comme le précise Philippe Lane : « Cette solennité de l'épigraphe fait apparaître la dimension symbolique de la citation, symbolique, lisible ou cryptée » (Lane, 1992, p. 46). Philippe Lejeune, quant à lui, considère que l'épigraphe, comme le titre, constitue en soi un programme de lecture. Dans ce sens, « le texte peut se répéter en soi-même, en abyme, en insérant dans son parcours un fragment qui en une sorte de réduplication sémantique fonctionnera comme une sorte de maquette, de modèle réduit de l'œuvre tout entière » (Lejeune, 1975, p. 45). L'épigraphe ouvre la voie à une parole qui vient faire concurrence au texte. Elle se veut le lieu d'une énonciation qui s'origine dans un hors-texte mais dont la présence dans le roman sert à orienter le lecteur ou encore à l'inviter à trouver le lien, généralement non décliné, entre le contenu d'un chapitre et l'épigraphe qui l'introduit. Par voie de fait, c'est le lecteur qui reconstruit le texte à partir des indices que ce dernier lui fournit. Le lecteur finit par démêler l'écheveau du texte après avoir trouvé et compris le lien hypothétique entre l'épigraphe et ce que le texte raconte. Autrement dit, le lecteur se doit de faire preuve d'une coopération textuelle qui lui permet d'actualiser et de décoder les différents possibles du texte, car « le texte est une machine paresseuse qui exige du lecteur un travail coopératif acharné pour remplir les espaces de non-dit [...] alors que le texte n'est pas autre chose qu'une machine présuppositionnelle » (Eco, 1985, p. 25).

Dans ce qui suit, nous procéderons au relevé, non exhaustif, de quelques épigraphes dans le roman *Le bec de canard* de Sinoué. Outre le relevé, nous nous efforcerons de montrer les enjeux de cette pratique, nous verrons dans quelle mesure les épigraphes mises en exergue au niveau des chapitres permettent de saisir, à travers une énonciation pragmatique forte, la quintessence des événements qui y sont relatés.

2 La pratique de l'épigraphe chez Gilbert Sinoué

Le phénomène de l'intertextualité se manifeste dans le roman francophone postcolonial. Cette pratique scripturale est fréquente chez des auteurs francophones comme, entre autres, Assia Djebar, Driss Chraïbi, Tahar Ben Jelloun, Sony Labou Tansi, Lorsa Lopez. Il en va de même de l'œuvre de Gilbert Sinoué, figure éminente de la littérature francophone contemporaine qui réunit un double talent d'écrivain et d'historien. Son œuvre, prolifique et polyphonique, embrasse une variété de genres (romans, essais, biographies). Bien qu'il ait une prédilection

pour le roman historique, la pratique intertextuelle justifie d'une forte présence dans ses textes. Nous tenterons, dans ce qui suit, de faire ressortir quelques épigraphes dont regorge *Le bec de canard*, roman faisant partie d'une trilogie consacrée à l'histoire du Maroc.

Le texte, objet de notre étude, plonge le lecteur dans les remous qui ont marqué l'histoire du Maroc sous le règne de Moulay Abdel Rahman et de Moulay Slimân. D'emblée, le titre du roman est une forte allusion à l'accord passé entre l'Allemagne et la France en 1911 ; accord qui garantit à cette dernière « la suprématie au Maroc en échange de concessions territoriales au Congo » (Zimmermann, 1912, p. 185). Ainsi le titre réfère-t-il à un conciliabule clandestin dans les coulisses berlinoises lors duquel la France échafaude un stratagème ingénieux pour amadouer l'Allemagne. L'astuce consiste à proposer le Congo français, un territoire couvrant 295 milles km², en échange d'une latitude totale pour instaurer son protectorat au Maroc. Pour prévenir les vagues d'indignation de l'opinion publique, la France manœuvre en sollicitant de l'Allemagne la cession, contre le Congo français, d'une parcelle territoriale discrète nichée entre le Tchad et le Cameroun, arborant la silhouette d'un bec de canard. Ce coin de terre, de 80 milles km², devient ainsi le théâtre d'une machination subtilement intitulée « Le bec de canard ». Certes, cet accord signifié dans le titre du roman ne réfère pas explicitement aux événements racontés dans le roman, mais il a ceci de particulier de rappeler que le Maroc a été dans le point de mire des puissances étrangères et a été au centre de leurs négociations. C'est un titre qui est en soi une pratique intertextuelle subversive car il condense l'idée de complot et de machinations qui prévaut en politique. Outre le jeu qui préside au choix du titre, ce roman historique contient une série d'épigraphes d'obédiences différentes et variées. Par exemple, le premier chapitre commence par cette citation empruntée à Napoléon : « La bonne politique est de faire croire aux peuples qu'ils sont libres » (Bonaparte *apud* Sinoué, 2022, p. 21). Cette phrase résume les agissements de la France envers le Maroc. Dans les échanges politiques entre les deux pays, il appert que la France, gouvernée par Napoléon, se montre coopérative et de bonne foi, mais, dans les faits, la liberté des peuples chantée par Napoléon est fallacieuse puisque toute la politique de la France d'alors consistait à s'ingérer dans les affaires internes des pays comme le Portugal et le Maroc. Ainsi l'épigraphe en question révèle-t-elle le jeu de manipulation pratiqué par Napoléon. Ce jeu se traduit dans les relations tumultueuses entre les Sultans du Maroc (Moulay Ismail et Moulay Slimân) et ceux qui présidaient aux destinées de la France. L'épigraphe du chapitre dix, citation de l'Émir Abd El-Kader (*apud* Sinoué, 2022, p. 135), donne également le ton de la duplicité des Français à l'égard de l'Algérie : « Les Français n'ont quitté leur pays que pour conquérir le nôtre, je suis l'épine que Dieu leur a placée dans l'œil et je les jetterai à la mer ».

Ce propos de l'Émir opère comme un intertexte historique dans le roman. Personnage visionnaire, il ne se trompait pas quant aux véritables intentions des Français. Ce que Sinoué raconte dans son roman semble être le déploiement fictionnel des convictions politiques de l'Émir. Conformément à ce que rapporte l'histoire, l'auteur nous présente ce dernier sous des dehors positifs. Jeune homme mystique, doté de grandes compétences oratoires, il a pu faire adhérer plusieurs tribus à sa cause. L'épine dont parle ce chef militaire trouve sa justification dans le récit que l'auteur consacre à ses prouesses militaires et à sa farouche résistance. En effet, personnage influant, il était considéré comme un sauveur par les musulmans. Le Sultan Moulay Abdel Rahman, placé dans une situation délicate, devait choisir entre soutenir l'Émir et risquer une intervention française ou rester neutre.

L'épigraphe du troisième chapitre, « La diplomatie n'est souvent que de l'escroquerie courtoise », corrobore, quant à elle, celle de Napoléon. Elle est, en effet, centrée sur le rapport

consubstantiel entre diplomatie et escroquerie. Elle établit la radioscopie de l'exercice de la politique en général, mais donne, d'emblée, un aperçu édifiant sur le jeu de manipulation et de dissimulation qui entachait, sous le règne de Napoléon, les relations de la France avec les pays qu'elle cherchait à dominer. De telles épigraphes montrent que la colonisation est un processus de dépossession destiné à altérer l'identité des pays colonisés, à effacer ses repères et à les néantiser. Pour mettre en évidence la duplicité de l'*homo politicus*, en l'occurrence, Napoléon et ses acolytes, Sinoué commence le chapitre quinze par une citation dont l'auteur n'est pas mentionné : « Un politicien, c'est quelqu'un qui nourrit un crocodile en espérant qu'il sera le dernier à être mangé » (Sinoué, 2022, p. 213). L'auteur ne précise pas la provenance de cette citation même si celle-ci est connue. Dans les faits, elle revient à Churchill (1941, p. 215), homme d'État et écrivain britannique de renom.

Les agissements des puissances étrangères, en l'occurrence françaises, espagnoles et anglaises, face au Maroc, ne diffèrent pas de ceux desdites puissances à l'égard des pays de l'Afrique. Dans ce sens, l'épigramme empruntée à Léopold Sédar Senghor (1983, p. 50), poète sénégalais, en dit long sur le travail de sape que toute colonisation accomplit en parallèle à l'occupation des territoires. Voici la citation de Senghor reprise par Sinoué dans le roman : « La colonisation est plus que la domination d'un individu par un autre ; c'est la domination d'une civilisation par une autre ; la destruction des valeurs originales par des valeurs étrangères » (Senghor *apud* Sinoué, 2022, p. 203). Dans le même sens, nous avons au début du chapitre douze une autre épigramme, empruntée à Montagnac (1885, p. 299). Cette citation rappelle la convoitise des colonisateurs français, laquelle pouvait aller jusqu'à dessaisir les indigènes de leurs propres moyens de subsistance : « C'est en enlevant aux indigènes les ressources que le sol leur procure que nous pourrions en finir avec eux » (Sinoué, 2022, p. 172).

Pour faire ressortir davantage la perfidie et la facticité des Français, l'auteur fait appel, en guise d'épigramme, dans le deuxième chapitre, à un proverbe marocain : « Celui qui creuse un trou tombe dedans » (Sinoué, 2022, p. 23). Ce proverbe synthétise les événements politiques du roman, puisque la politique des Français et leur posture n'ont pas abouti à fléchir le Maroc ni à affaiblir sa ferme position quant aux rapports qu'il entretenait, en toute souveraineté, avec les Anglais.

L'épigramme du quatrième chapitre est aussi un proverbe juif : « Vu de loin, tout le monde est bon » (Sinoué, 2022, p. 44). À mettre en regard le sens de ce proverbe et le contenu du chapitre en question, il est aisé de déduire que ledit proverbe donne à voir la duplicité du capitaine Burel. Il se montre affable à l'égard de Bouazza et de sa famille, se montre appréciatif à l'égard des habitants de Tanger, mais il ne révèle pas toute la vérité sur les motivations de son déplacement au Maroc, si ce n'est son éventuelle rencontre avec le sultan à Fès. Cela dit, le monde est bon en apparence, mais il renferme des zones tues et cachées que l'homme, Burel en l'espèce, n'est pas disposé à révéler. Ce proverbe ne s'applique pas seulement à Burel, mais à toute la France. Nessim, le grand-père de Bouazza, fait entendre à Burel que le monde n'est pas bon. Son échange verbal avec l'invité permet justement de comprendre que la France a des vues sur le Maroc. Le grand-père ne se montre pas dupe. Ses remarques directes ou allusives ont confondu Burel, bien qu'il soit un capitaine expert dans les services secrets :

Il conclut avec une pointe d'humour, mais était-ce vraiment de l'humour ?

— Nous n'attendons plus que vous, les Français.

Burel but une rasade de lait d'amande pour masquer sa gêne. Une occupation du Maroc par la France... Il se vit un instant révélant à Nessim que lui, Burel, travaillait dans cette perspective et imagina sa réaction (Sinoué, 2022, p. 49-50).

L'insertion de ces proverbes atteste que l'auteur puise dans plusieurs cultures. Outre le domaine politique, il introduit ses chapitres par des proverbes relevant de la culture populaire. En voici un autre proverbe arabe : « Dans une bouche close, il n'entre point de mouche » (Sinoué, 2022, p. 53). Cette épigraphe synthétise ce qui est advenu lors de la rencontre des deux émissaires français, Burel et Michel-Ange d'Ornano, les deux mandataires de Napoléon, avec le Sultan Moulay Slimân. Rappelons-nous que Sinoué restitue toute la tension et l'expectative qui ont plané sur cette rencontre. Le proverbe en question, qui insiste sur le sens de la retenue, ne trouve pas d'écho dans l'attitude des deux émissaires. D'ailleurs, leurs échanges avec Moulay Abdeslam trahissent les vraies intentions de la France, dont l'éviction des Anglais de la Méditerranée. Cette intention n'était pas au goût du frère du Sultan puisque le Maroc tenait fermement à sa neutralité devant le bras de fer entre la France et l'Angleterre. En réponse aux intentions des Français, Moulay Abdeslam avance ceci :

Capitaine, je vous le répète : les affaires de l'Europe ne concernent pas le Maroc. Les seules qui nous préoccupent sont celles qui touchent à notre honneur et à la souveraineté de notre pays. Seul pays du Maghreb à avoir sauvegardé son indépendance alors que tous nos voisins vivent sous le joug ottoman. Ce n'est pas pour rien que l'on nous surnomme « l'île du Couchant ». Car, bien que nous ne soyons pas entourés d'eau, nous demeurons une exception. Un point de lumière (Sinoué, 2022, p. 65).

Donc, si la lettre de Napoléon est vue comme une offense directe au Sultan, il en va de même des révélations des deux émissaires. Parler, c'est se trahir. C'est en cela que le proverbe, présenté en épigraphe, prend tout son sens dans le roman de Sinoué.

Outre les épigraphes précédentes, nous relevons également des citations empruntées à des écrivains connus. Par exemple, le chapitre six s'ouvre par une citation de Chateaubriand : « La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée ; elle ne découvre plus que le ciel » (Chateaubriand, 1969, p. 1969 *apud* Sinoué, 2022, p. 67). Chateaubriand, on le sait, était un grand désapprobateur de Napoléon et de ce fait avait choisi de se retrancher dans le silence.

Cette citation de l'auteur français est une allusion directe à Abou al-Qassim al-Zayani, un homme berbère qui jouissait d'une forte estime auprès de Moulay Slimân. Homme expérimenté, il rassure ce dernier que Napoléon ne pouvait prendre d'assaut le Maroc et rapporte :

[qu'] en envahissant l'Espagne, l'empereur est tombé dans un borbier [...] L'insurrection qui s'est étendue à travers la Péninsule a pris la forme d'une guérilla à l'encontre des Français. Comme vous en avez été informé la veille de l'arrivée du consul et de ce capitaine Burel, la situation a viré au désastre au point que les armées de l'empereur ont dû plier bagage et abandonner Madrid. Croyez-moi *mawlana*, si un jour la France devait envahir notre pays, ce ne sera pas demain (Sinoué, 2022, p. 67).

La vieillesse dont parle Chateaubriand devient dans le cas de Zayani la parabole de la sagesse et de la force intellectuelle. Le même personnage, en effet, prodigue des conseils précieux au Sultan pour le dissuader de rompre ses relations commerciales avec les Anglais. Il est aussi diligent par le Sultan pour mater une bande de criminels qui pillaient les commerçants dans la région de l'Angad, et ce malgré sa vieillesse prononcée :

Mon seigneur, vous m'avez écrit lorsque je me trouvais à Alger pour m'assurer que si je rentrais je pourrais vivre en toute quiétude. J'ai soixante-quatorze ans, sidnâ. Je suis un vieillard. Pitié. La charge de gouverneur est trop lourde pour un homme de mon âge [...]

— N'aie crainte. Je mettrai à ta disposition une centaine de cavaliers. Ensuite, une fois ta mission accomplie, tu pourras te retirer où bon te semble.
Moulay Slimân conclut avec un petit sourire :
— Tu pourras ainsi écrire tes Mémoires (Sinoué, 2022, p. 71).

Le Sultan insiste sur la participation du vieux Zayani à cette campagne d'assainissement et fait comprendre à ce dernier que c'est l'occasion d'écrire ses mémoires. Le mot « mémoires » n'est pas sans entretenir un rapport avec *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Sinoué joue sur ce mot pour donner tout son sens à l'épigraphe en question.

Le roman de Sinoué raconte certes la vie paisible de Moulay Slimân, mais en même temps il décrit et rapporte les zones de turbulence que le règne de ce Sultan a dû traverser. Dans le septième chapitre, nous avons comme épigraphe un proverbe allemand : « Mieux vaut la dictature du fer que l'anarchie de l'or » (Sinoué, 2022, p. 84). Cette épigraphe fournit des éléments explicatifs quant à la main de fer et à la violence avec lesquelles le Sultan a affronté les rébellions et les formes de sédition, dont celle menée par Boubker Amhaouch. La défection de l'armée du général du Sultan, le caïd Ibn al-Ghazi en l'occurrence, a mis Moulay Slimân dans une mauvaise posture. C'est ce qui a poussé son fils Moulay Brahim à mater toute une tribu, sans épargner ni enfants ni femmes. C'est cette violence que l'épigraphe justifie : pour contrer l'anarchie, précise le proverbe allemand, la dictature est recommandée. Il importe de retenir que Sinoué puise dans une culture éloignée une phrase qui rend parfaitement compte de la situation historique relatée. Dédouanée des huis clos identitaires, l'écriture de Sinoué, en variant les références épigraphiques, introduit des rapprochements culturels et transforme le texte littéraire en un lieu des possibles, c'est-à-dire en un *topos* d'entrecroisement des imaginaires.

Dans cette perspective, notons que Sinoué multiplie à loisir ses références littéraires, et ce dans le même roman. Par exemple, en exergue du chapitre neuf, nous avons une citation de Paul Valéry : « Aimer, c'est vivre et mourir d'un pari infernal que l'on fait sur ce qui se passe dans l'âme de l'autre » (Valéry *apud* Sinoué, 2022, p. 121). À lire l'épigraphe et les événements du chapitre précité, il nous est aisé de constater que la phrase de Valéry synthétise la portée et l'esprit de la passion amoureuse entre les deux personnages Tahar et Dihia. C'est une passion déchainée qui fait fi du statut de mariée de cette dernière et s'inscrit, de ce fait, aux antipodes de la doxa.

La définition de l'amour donnée par Valéry s'applique en tous points à la situation vécue par les deux amoureux ; situation marquée du sceau de la tourmente, de l'élan, de l'obligation de se séparer et de l'impérieuse nécessité de se retrouver. Valéry a dû vivre une situation similaire. En effet, sa relation amoureuse avec Jeanne Loviton s'inscrivait dans un amour total ; amour qui a connu certes des moments de bonheur, mais également de crise et de rupture. Le poète n'a cessé d'écrire sa douleur. « Valéry n'est pas guéri. Il continuera de parier pendant des années, jusqu'à ce que son amour s'y épuise et meure » (Bertholet, 1995, p. 241). C'est le cas des deux personnages amoureux présentés dans le roman *Le bec de canard*. L'auteur joue, par le truchement de l'épigraphe, sur le parallélisme entre deux situations ancrées dans deux contextes différents. Ce qui rapproche ces situations, c'est assurément la douleur de la séparation et ce qui en découle. En témoigne l'émouvante lettre adressée par Dihia, après une longue rupture, à Tahar pour l'assurer de son amour indéfectible :

Tu me manques, Tahar [...] Je t'ai aimé avant même de savoir que tu existais. Je t'aime comme on aime le bonheur et l'espérance et le jour qui se lève et l'impatience qui envahit celui qui guette à l'horizon le retour de l'être aimé. Je t'aime comme on aime le sultan, comme le fracas des armes aime la paix. On peut considérer mon élan comme mépri-

sable, condamner le pas qui m'entraîne vers toi, honnir l'attitude d'une femme que les liens du mariage ont liée à un autre. Peu m'importe ! Que l'on me méprise. Tout vaut mieux que l'indifférence.

Reviens... (Sinoué, 2022, p. 129).

La tonalité lyrique et fouguese de cette lettre prouve la passion enfiévrée des deux personnages. Le mariage de Dihia constituait l'une des contraintes majeures qui hypothéquaient cette union. D'ailleurs, Karim a beau dissuader Bachir de continuer à aimer Dihia, femme mariée, ce dernier n'a jamais renoncé à cet amour. Pour sa part, Dihia exprime, dans sa lettre, sa douleur d'avoir été séparée de Tahar et demande à le retrouver incessamment. Elle termine la lettre en avouant être consciente du péché qu'elle commet en aimant Tahar, mais elle ne peut pas s'empêcher de maintenir sa passion. Ainsi l'épigraphe choisie par Sinoué est-elle significative, attendu qu'elle rend compte du sentiment amoureux, débarrassé de toutes les contraintes et obligations morales. Outre ce qui précède, l'auteur insère un autre intertexte littéraire, amplement exploité dans la littérature de l'Afrique du Nord. Il s'agit, en l'espèce, de la figure de Dihia, la guerrière berbère qui a mené des batailles mémorables contre l'invasion arabe. La Dihia, la femme aimée par Tahar, rejette le mariage forcé qui lui a été imposé par son père, et ce à l'image de la vraie Dihia (la Kahina) qui éprouvait le même rejet vis-à-vis de son mariage, car elle s'estimait avant tout une guerrière et non une épouse. Dans une lettre, Dihia file la métaphore de la passion libre :

Sais-tu que mon homonyme, la vraie Dihia, a dû affronter la même situation ? Que son père, à moins que ce fût sa mère, l'a forcée à se marier alors qu'elle rejetait toute idée de mariage ? Qu'elle a dû enfanter, alors que née pour être une guerrière, elle n'avait aucunement envie d'être mère ? Tu te demandes comment je le sais ? Je le sais. Rappelle-toi : je suis, comme elle, une devineresse. Et elle me parle parfois (Sinoué, 2022, p. 136).

Cette citation donne la mesure de la douleur de Dihia à la suite de sa séparation de Tahar. La comparaison de cette douleur à un chat qui griffe donne à voir l'état psychologique de la femme éplorée. Elle implore une entrevue avec son amant, même emmitouflée dans son voile. L'attachement de Dihia à Tahar est aussi exprimé par le moyen de deux autres indices textuels, à savoir « je t'aime » et « ta Dihia ». Le pronom possessif « ta » signifie que cette femme n'a jamais trouvé son bonheur dans son union matrimoniale avec son cousin. Elle reste, au contraire, habitée et hantée par Tahar que le possessif « ta » consacre en amant. L'on sait que cette union, bien que contrariée, a pu aboutir. Les deux amants se sont retirés dans le sud du Maroc et ont pu avoir un enfant. Cet aboutissement n'est pas sans faire écho à la citation de Valéry, et ce dans la mesure où le parcours et le cheminement de Dihia et de Tahar révèlent, au grand jour, que l'amour est une épreuve qui engage l'être sur le chemin de l'altérité. Ici Sinoué fait dialoguer deux imaginaires différents : celui des Berbères de l'Afrique du Nord et celui de la littérature occidentale, représentée par Valéry. Si le chapitre relate, par le menu, le caractère tumultueux de l'amour de Dihia et de Tahar, l'épigraphe de Valéry inscrit la représentation de l'amour dans une vision ontologique plus large. Tisser des ponts entre deux imaginaires éloignés n'est pas sans lever, dans la trame textuelle du roman, les frontières entre les différentes civilisations humaines, abstraction faite du temps et de l'espace.

Par ailleurs, le roman nous raconte, dans le chapitre dix-huit, le décès de Moulay Hassan, après une longue maladie gardée secrète par le Sultan lui-même. Comme Moulay Abd el-Aziz n'avait que seize ans, il ne pouvait immédiatement succéder à son défunt père. Par

conséquent, c'est Bahmad, le grand vizir, qui s'autoproclama chef de régence, et ce, en concertation avec l'épouse du Sultan, Lalla Rkia, à qui il offrit la possibilité de partager la régence et le commandement. Toutefois, dès que Bahmad eut l'allégeance des tribus et des confréries religieuses, il transforma le pouvoir dont il jouissait en un moyen de domination aveugle, allant jusqu'à enfermer Moulay Abd el-Aziz et son frère dans un palais du royaume. L'épigraphe de ce chapitre, empruntée à Shakespeare, « La fourberie ne se voit jamais de face qu'à l'œuvre » (Shakespeare *apud* Sinoué, 2022, p. 265) résume parfaitement l'état d'esprit de Bahmad et l'usage qu'il a fait du pouvoir ; usage confinant à l'oppression puisque :

Il fit interner l'infortuné Moulay Mohammed à Meknès, et relégua Moulay Abd el-Aziz entre les murs du palais de Rabat, où, dès lors, le souverain n'eut d'autre choix que de se livrer à des plaisirs faciles. Dans la foulée, Bahmad fit emprisonner tous ceux qui étaient susceptibles de lui faire de l'ombre, parmi lesquels le ministre de la Guerre. Leurs biens furent confisqués, leurs familles dispersées (Sinoué, 2022, p. 270).

À mettre en regard l'épigraphe et le fragment que nous venons de citer, nous pouvons inférer que Bahmad, même du vivant du Sultan, n'a jamais fait preuve de grande loyauté. C'est ce que l'épigraphe de Shakespeare permet de lire en exergue du chapitre. La présence de Bahmad auprès du Sultan n'était que mise en scène, duplicité et fourberie. Ainsi la citation de Shakespeare opère-t-elle dans ce chapitre comme un commentaire préalable des événements relatés. C'est une énonciation à valeur pragmatique qui met en évidence aussi bien la fourberie que le jeu malsain de Bahmad. Sa responsabilité de régent ne servait que ses propres intérêts. Il n'a rien à envier à tous ces Européens, venus au Maroc sous couvert d'aider le royaume dans sa lutte contre le choléra. Ils ont, rapporte le roman de Sinoué, profité de la fragilité du pays face à cette épidémie pour s'approprier les maisons et les biens des Marocains à des prix modiques. L'épigraphe utilisée dans ce chapitre condense habilement l'attitude on ne peut plus louche de Bahmad. La convocation de la citation Shakespeare dans le roman historique de Sinoué donne la mesure des jeux de manipulation que certains utilisaient afin d'accéder au pouvoir, sans égard ni à la tradition ni aux règles régissant la succession des monarques au Maroc.

Par ailleurs, une phrase du Comte de Belvèze ouvre le chapitre dix-neuf : « L'imprévu n'est pas l'impossible : c'est une carte qui est toujours dans le jeu » (Belvèze *apud* Sinoué, 2022, p. 276). Le choix de cette épigraphe nous semble approprié, car elle fait allusion à l'attitude mercantile des Européens, comme on peut le lire dans le chapitre : « protégés ou non, agissant pour leur compte personnel ou pour des sociétés étrangères, avaient mis à profit la situation pour se rendre acquéreurs à vil prix de maisons, de pâturages, de propriétés qui appartenaient à des musulmans ruinés par l'épidémie » (Sinoué, 2022, p. 277). Cela dit que l'épidémie de choléra était une aubaine pour les Européens qui ne se gênaient pas de transformer son caractère imprévu en une manne économique, et ce au détriment des Marocains livrés à la maladie. En outre, l'épigraphe est également un clin d'œil aux tractations franco-anglaises dont l'issue, précise un document officiel présenté par Nahum à Nessim le médecin, est un arrangement entre les deux puissances. Arrangement qui stipule que les Français s'engageraient à ne pas molester la présence britannique en Égypte et, en contrepartie, les Anglais céderaient le Maroc à la France. C'est dire qu'en politique l'imprévu n'est pas l'impossible, mais une situation où tous les jeux sont permis. Ainsi l'épigraphe est-elle le lieu d'une énonciation extratextuelle qui vient se greffer sur le texte du chapitre. Fonctionnant comme un aphorisme, l'épigraphe est

susceptible d'être appliquée à toutes les situations rendant compte de la transformation de l'imprévu en jeu, comme c'est le cas des négociations complexes entre la France et l'Angleterre.

Ce qu'il convient de retenir, c'est que Sinoué, par l'insertion des épigraphes, invite le lecteur à suivre deux lignes parallèles : l'une se situe au niveau de l'épigraphe, l'autre au niveau de la diégèse proprement dite. Comme le montrent les exemples fournis, dans ce qui précède, l'auteur n'insère pas d'épigraphes en guise d'ornements textuels. Au contraire, tout en restant attaché au fil conducteur des événements de la *fabula*, il montre, à travers la praxis de l'épigraphe, le dialogue incessant qu'il entretient avec la bibliothèque. Il n'emprunte pas à une seule source ou un seul genre, mais diversifie la provenance de ses épigraphes. Propos politiques, proverbes, maximes sont convoqués dans la trame textuelle au grand bonheur du lecteur. La compréhension des épigraphes n'aboutit réellement qu'après la lecture intégrale du roman. En effet, les épigraphes données en exemple permettent certes d'ancrer les histoires racontées propres à un contexte historique précis, mais leur grand intérêt réside dans les ponts qu'elles jettent entre plusieurs sphères culturelles aussi riches que variées. Cette hétérogénéité compositionnelle fait de l'écriture de Sinoué une production postmoderne qui ébrèche les frontières culturelles et littéraires. Nous entendons par postmoderne toute écriture qui fait sien ce qui suit : « autoréflexivité, intertextualité, mélange des genres [...] présence de l'hétérogène, impureté des codes [...] participation du lecteur au sens de l'œuvre [...] hybridation de la culture savante et de la culture de masse » (Lamontagne, 1998, p. 63). Le texte est, finalement, le lieu où d'autres textes s'agencent, entrent en résonance et s'inscrivent dans un entrelacement infini.

Certes *Le bec de canard* est de facture historique, mais la fabrique romanesque, par l'usage fréquent de l'épigraphe, transcende la simple réécriture de quelques pans de l'histoire du Maroc. Cela est d'autant plus vrai que le roman établit des connexions avec d'autres textes (citations d'hommes politiques, citations littéraires, proverbes...) relevant de sphères culturelles différentes. Outre l'intrigue principale et l'ordonnancement des événements, les différentes épigraphes que nous avons relevées inscrivent l'écriture de Sinoué dans un jeu de palimpseste où les frontières entre l'histoire et la littérature sont effacées.

3 Conclusion

Dans *Le bec de canard*, la richesse des épigraphes et leur variété donnent à voir un travail de composition qui place le choix de l'hétérogénéité textuelle au premier rang. Il ne s'agit pas, pour l'auteur, d'une simple ornementation, mais plutôt d'un vestibule de parole préliminaire où des voix extratextuelles résonnent. Cela constitue en soi une altérité littéraire qui féconde l'imaginaire du lecteur. Ce dernier est amené à chercher ce qui équivaut, dans la trame textuelle, au contenu de chaque épigraphe et à réfléchir sur le choix de celle-ci. Autrement dit, le roman de Sinoué exige un lecteur averti à même de trouver les interactions textuelles qui s'opèrent à l'intérieur du roman et de les interpréter. Renfermant plusieurs épigraphes, *Le bec de canard* est une immersion dans une grande bibliothèque, lieu d'entrecroisement des imaginaires et de communication multiculturelle.

En définitive, si les épigraphes dans le roman étudié ont une fonction programmatique indéniable qui permet de saisir le contenu de chaque chapitre, il n'en reste pas moins que leur usage est destiné à inscrire dans le roman historique une pluralité et une dynamique

internes favorables à la contamination des imaginaires et à l'interaction des cultures dans le tissu textuel du roman.

Références

- BARTHES, R. *Le plaisir du texte*. Paris : Seuil, 1973a.
- BARTHES, R. Texte (théorie du). In : *Encyclopædia universalis*. Paris : Encyclopædia universalis, 1973b. t. XV. p. 1013-1017.
- BERTHOLET, D. *Paul Valéry*. Paris : Plon, 1995.
- CHURCHILL, B. *Blood, Sweat and Tears*. New York : G. P. Putnam's, 1941.
- ECO, U. *Lector in fabula*. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative des textes narratifs. Paris : Grasset, 1985.
- GENETTE, G. *Palimpsestes*. La littérature au second degré. Paris : Seuil, 1982. (Collection Poétique).
- GENETTE, G. *Seuils*. Paris : Éditions du Seuil, 1987.
- KRISTEVA, J. *Séméiotikè : recherches pour une sémanalyse*. Paris : Seuil, 1969. (Collection « Tel Quel »).
- LAMONTAGNE, A. Métatextualité postmoderne : de la fiction à la critique. *Études littéraires*, v. 30, n. 3, p. 61-76, été 1998. DOI : <https://doi.org/10.7202/501214ar>.
- LANE, P. *La périphérie du texte*. Paris : Éditions Nathan, 1992.
- LEJEUNE, P. *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil, 1975. (Collection Poétique).
- MONTAGNAC, F. *Lettres d'un soldat : neuf années de campagne en Afrique*. Correspondance inédite du colonel de Montagnac. Paris : Plon, Nourrit et Cie., 1885.
- RIFFATERRE, M. *La production du texte*. Paris : Seuil, 1979. (Collection Poétique).
- SENGHOR, L. *Liberté 4*. Socialisme et planification. Paris : Seuil, 1983.
- SINOUE, G. *Le bec de canard*. Paris : Gallimard, 2022.
- SOLLERS, P. Écriture et révolution. [Entretien accordé à] Jacques Henric. In : BARTHES, R. ; BAUDRY, J.-L. ; DERRIDA, J. (org.). *Théorie d'ensemble*. Paris : Seuil, 1968.
- ZIMMERMANN, Maurice. L'accord franco-allemand du 4 novembre 1911 au sujet du Maroc et du Congo. *Annales de géographie*, n. 116, p. 185-188, 1912. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1912_num_21_116_7205. Consulté le : 7 janv. 2024.